

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

Vol. I. No 2

MONTREAL, 15 JANVIER 1900.

Un an 25 cts. Le numero 3 cts.



MON ONCLE HYACINTHE BOUCHARDAT.



Toujours en avant

Ne soyez pas trompés

DEMANDEZ LA

SPRUCINE...

Le Grand Remède Canadien contre la Toux, Rhume, Bronchite, Coqueluche, Grippe, l'Asthme.

Ceci est sans contredit le remède, contre la toux, qui a eu le plus de succès de tous ceux vendus ; quelques doses guérissent invariablement la plus forte attaque de Rhume, Croupe et Bronchite, et son succès est merveilleux comme cure des maladies pulmonaires. Dans les cas de toux obstinée et de Consommation Pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une doses de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

Sprucine! Est une préparation véritable de Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage, et de Marrube (Horum).

Comme remède contre le Rhume, n'a pas d'egal.

C'est un article tout différent des composés de Gomme d'Épinette, etc., que l'on vante tant de nos jours. Ne vous trompez pas, en demandant la SPRUCINE ; elle est vendue dans des bouteilles rondes et chaque étiquette, circulaire et enveloppe portent la marque de fabrique.—A vendre partout à 25c et 50c la bouteille.

B. E. McGALE, Chimiste, Montréal.

PILULES DE NOIX LONGUES DE McGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.

VALANT LEUR PESANT D'OR

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé!

LES PILULES de Noix Longues de McGALE . . .

Etant purement Végétales, peuvent être données en toutes saisons et dans tous climats ; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilioux

Prenez 2 ou 3 Pilules en vous couchant, et 1 ou 2 le matin à jeun, et répétez la même dose 2 ou 3 jours après, ou au besoin. TRAITEMENT.—Mangez peu, choisissant une nourriture simple et légère, substantielle et facile à digérer ; exercice modéré.

La Jaunisse. Prenez 2 Pilules tous les matins à une heure régulière, avant de manger, et buvez 3 fois par jour, un verre à pied de tisane de Dandelion dont voici la recette : 2 onces de Racine de Dandelion dans une pinte d'eau bouillante, laissez tremper pendant une heure et coulez.

Constipation, Dyspepsie, Indigestion. 1 Pilule avant de diner ou en se couchant ou au besoin. TRAITEMENT.—Aliments nourrissants et légers. Ne jamais prendre ni soupes ni ragôts, et boire très peu d'aucune liqueur en mangeant ; exercice modéré en plein air.

Les Pilules de McGale sont les meilleures Pilules de famille pour l'usage général. Les directions et explications entourent chaque boîte. Voyez que le nom de McGale se trouve sur chaque paquet.

25c. PAR BOITE ; 5 BOITES POUR \$1.00.

Expédié franc de port sur réception du prix.

B. E. McGALE, Chimiste, Montréal.



7
Montréal, 1^{er} Mars, 1899.

Messrs Brayley Sons & Co.
Montréal.

Messrs,

—***—
—*—
—***—
Nous nous servons
des "Teintures Turquies" depuis long
temps et toujours avec la plus
complète satisfaction. Non seulement
les couleurs sont belles et brillantes,
mais elles sont durables et les
toffes teintes (coton, soie et laine)
ne se déteignent pas du tout.
Nous ne pouvons trop recommander
ces teintures.

—***—
—*—
—***—

Les Dames de Miséricorde

Adressez une carte-poste avec votre adresse, mentionnant l'AMI DU LECTEUR et nous vous enverrons gratuitement un livre sur la teinture.

Brayley Sons & Cie,

57 RUE WELLINGTON,

— MONTREAL.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.
Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,
No 2 Maple Avenue,
Montréal.

Téléphone Main 187.

MONTRÉAL, 15 JANVIER 1900.

CHRONIQUE

Un mot d'abord sur une institution qui fait si souvent l'objet des discussions publiques : les loteries.

Les Grecs ne connurent pas la loterie. Chez les Romains, elle ne fut guère en usage que pour des distributions que certains empereurs faisaient au populaire.

Le nom de *loterie* est moderne, il dérive du mot hollandais *lot*, qui signifie *sort* ; en allemand *losz*. Les premières loteries furent introduites en France au commencement du seizième siècle. On les nommait *blanches*, du mot italien *bianca*, soit à cause des billets blancs ou non gagnants qui y sont en plus grand nombre, soit parce que, en Italie, où elles étaient d'usage bien antérieurement, il était coutume de dire lorsqu'on tirait les boules blanches, de dire à haute voix *bianca* (blanche).

Ce jeu ne fut d'abord exercé que comme une espèce de commerce, par des marchands ou d'autres particuliers, qui cherchaient à se défaire de leurs marchandises ou de quelque objet particulier, et à en tirer le prix, en créant un appât aux gens qui voulaient bien risquer de les obtenir, par la voie du sort, ou d'y perdre leur mise (c'est ce qui se fait encore journellement, sans publicité aucune). L'autorité publique n'y avait aucune part.

En 1656, des lettres patentes autorisèrent l'établissement d'une loterie proposée par l'italien Tonti (qui a donné son nom aux *tontines*) et dont le produit était destiné à la construction d'un pont de pierres entre le Louvre et le faubourg Saint-Germain. Ce projet n'eut pas de suite.

La première loterie royale tirée en France, le fut pour ainsi dire à l'improviste, dans un moment d'enthousiasme occasionné par le mariage de Louis XIV et la publication des fêtes de la paix.

Le Parlement qui, depuis quelques années, s'opposait avec force à l'établissement de ces jeux, voulut bien permettre celui-ci par exception.

Enfin une grande loterie de dix millions de livres fut ouverte à l'Hôtel de Ville de Paris, en 1700, et depuis ce temps, le tirage des loteries royales dura régulièrement jusqu'aux premières années du règne de Louis-Philippe, où elles furent supprimées.

* * *

Plusieurs lecteurs, qui, en ces derniers temps, ont entendu certains alarmistes parler du *Boycottage* de la grande ex-

position de 1900, ont dû se demander l'origine et la signification exacte de ce terme, qu'ils ne trouvent pas dans les dictionnaires, et dont ils ne comprennent pas la composition étymologique. Il leur semblerait avoir pour éléments les deux vocables anglais : *Boy* (garçon, enfant), et *cottage* (maison de campagne), et, par conséquent, n'offrirait aucun sens acceptable.

La formation de ce mot repose, non sur une combinaison lexicographique, mais sur un fait purement historique. Il a pris naissance après la création, en Irlande, de la Ligne dite *agraire*. Il signifie : mise en interdit des propriétaires, des *middlemen* (locataires principaux) ou des fermiers ne se conformant pas aux injonctions de cette ligne, destinée à sauvegarder les intérêts généraux des fermiers irlandais.

Or le premier qui eut à subir les rigueurs extrêmes de la ligne agraire fut le capitaine *Boycott*, qui était *middleman* du grand propriétaire foncier, lord Eren.

« Le capitaine *Boycott*, dit M. Ed. Horvé, dans son livre : *La Crise irlandaise*, fut mis en quarantaine par la ligne, qui défendit, sous peine de mort, à tout Irlandais, non seulement de travailler pour lui, mais de lui fournir des vivres et de lui prêter un secours quelconque. Pendant plusieurs semaines, il vécut seul dans sa ferme, ne trouvant plus ni serviteurs, ni ouvriers, ni laboureurs, ne pouvant rien acheter, même à prix d'or. S'il n'avait pas eu des provisions, il serait littéralement mort de faim. Il craignait, en outre, à chaque instant, une attaque à main armée. Comme c'était un homme très énergique, il avait pris ses dispositions pour soutenir un siège. Enfin il dut quitter la place. Il sortit de sa ferme, sous la protection de la police, et partit pour l'Angleterre.

« Son nom est resté attaché au système d'intimidation employé pour la première fois contre lui, et pratiqué ensuite contre beaucoup d'autres. Depuis lors, la mise en quarantaine d'un propriétaire ou d'un fermier s'appelle le *boycottage*, et quant à l'homme mis en quarantaine, comme le fut le capitaine *Boycott*, on dit qu'il est *boycotté* ».

Par analogie donc,—si tant est que la menace de quelques intrigues partielles puisse mériter l'attention,—le *boycottage* de l'Exposition signifierait une vaste entente d'abstentions, ayant pour but de priver le grand concours international de participants et de visiteurs. Il va de soi qu'après avoir compris la portée du mot, la France sera naturellement préservée de connaître la chose par l'ensemble des justes et loyales sympathies qui, dans le concert du monde civilisé, constitue le traditionnel privilège de ce pays.

* * *

Henri IV et le nombre 14.—Henri IV est né le 14 décembre, 14 siècles, 14 décades et 14 ans après Jésus-Christ. Il est mort le 14 mai. Son nom est composé de 14 lettres (Henri de Bourbon). Il a vécu 14 fois 14 ans, 4 fois 14 jours et 14 semaines. Il a été blessé par Châtel 14 jours après le 14 décembre, en l'année 1594. Il a gagné la bataille d'Ivry le 14 mars. Il a été assassiné le 14 mai, 14 siècles et 14 olympiades après l'incarnation. Ravallac a été exécuté 14 jours après la mort du roi, dans l'année 1610, chiffre qui est divisible par 14. Et enfin le plus grand roi de la race de Henri IV fut le 14^e du nom de Louis.

* * *

Sur le sommet du mont Blanc.—On sait que l'observatoire-refuge du mont Blanc est à 4,302 mètres d'altitude. Entre autres effets curieux produits par le froid au sommet le plus élevé, on a noté que sous son action l'odorat et le goût n'existent pour ainsi dire plus. Le vin rouge y a la saveur de l'onere et le blanc celle du vinaigre.

* * *

Un correspondant de l'Académie des Sciences lui a demandé si le prochain siècle commencera en 1900 ou en 1901, mentionnant des documents d'après lesquels Goethe, Louis XIV, Victor Hugo, etc., ont exprimé l'avis que le XXe siècle commencerait en 1900. Le secrétaire de l'Académie a répondu que tous ces grands personnages s'étaient trompés.

Il n'y a pas eu d'année zéro, a-t-il fait remarquer ; on a débuté par l'année 1. Donc le XXe siècle commencera en 1901, le 1er janvier.

LE TRAITEMENT APERITIF

Un jour qu'Henri VIII chassait dans la forêt de Windsor, il s'égara probablement à dessein. Vers l'heure du dîner il se rabattit sur un village. Là, déguisé sous l'uniforme de ses gardes à pieds, vêtement assez bien assorti à sa haute taille et à son aspect rustique, il se rendit à l'abbaye, et en sa qualité d'attaché à la suite du roi, fut admis à l'honneur de manger à la table de l'abbé.

Ne dérogeant point à l'habit qui portait, il se jeta avidement sur une langue de bœuf qu'on lui servit. "Grand bien vous fasse, dit l'abbé en lui versant rasade ; voilà pour boire à la santé du roi notre maître. Je donnerais volontiers cent livres pour pouvoir manger du bœuf d'aussi bon appetit que vous, mais, hélas, mon estomac faible et délicat digère à peine une aile de poulet ou une cuisse de lapereau."

Le roi but gaiement, et, après avoir remercié l'abbé de la bonne chère qu'il lui avait fait faire, partit sans se faire connaître.

Quelques semaines plus tard l'abbé vit arriver deux soldats chargés de l'appréhender pour le conduire à la Tour de Londres, où il fut enfermé et nourri pendant plusieurs jours exclusivement au pain et à l'eau.

Le malheureux abbé se demandait vainement quel pouvait être son crime, et comment il avait pu encourir à ce point la colère royale.

Un jour, enfin, on lui servit une langue de bœuf, dont il mangea avec la plus vaillant appetit. Tout à coup le roi, qui de l'intérieur d'un cabinet voisin avait assisté au repas de l'abbé, fut annoncé par un gardien.

"—Monsieur l'abbé, dit-il en entrant, vous me devez cent livres. Payez ou vous resterez ici jusqu'à la fin de vos jours. J'ai été votre médecin. Je vous ai traité, j'ai guéri votre estomac de sa faiblesse, et j'exige mes honoraires."

L'abbé, tout joyeux d'en être quitte à si bon marché, promit de payer, paya et put retourner dans son abbaye, où l'on dit cependant qu'il murmura plus d'une fois contre la sévérité du docteur couronné, et la cherté de ses consultations.

REMINISCENCES

C'étaient leurs noces d'argent, et comme bien on pense, le couple était heureux et fier.

—Oui, disait le marié, c'est la seule femme que j'aie jamais aimée. Je n'oublierai de ma vie la première fois que je la demandai en mariage.

—Racontez-nous donc cela, hasarda un jeune homme, en serrant la main d'une jolie douzelle dans un coin du salon.

Tout le monde rit ; le jeune homme rougit, et la jeune fille sourit bravement.

—Ah ! je m'en souviens comme si c'était hier. C'était à Richmond, dans un pique-nique et, elle et moi, nous nous promenions solitaires. Ne te rappelles-tu pas, chérie ?

La femme fit non de la tête.

—Elle commença à écrire du bout de son ombrelle dans le sable du chemin. Tu te rappelles bien cela, n'est-ce pas, ma belle ?

La femme secoua de nouveau la tête.

—Elle écrivit son nom, Flora, et moi je dis : "Laissez-moi en écrire un autre", et prenant l'ombrelle j'écrivis le mien, Bonenfant, à côté. Puis, elle reprit son ombrelle et elle écrivit dessus : "Non, je ne veux pas." Alors nous retournâmes à la maison. Te souviens-tu, mon petit loup, oui ? je vois que tu t'en souviens.

Alors, il l'embrassa et les invités murmurèrent sentimentalement :

—C'est gentil, cela,

Puis tout le monde se retira bientôt et l'heureux couple demeura seul.

—C'est agréable n'est-ce pas, Flora, de voir ainsi tous ses amis autour de soi et si heureux ?

—Oui, c'est agréable, mais cette réminiscence !

—Ah ! il me semble que c'était hier !

—Oui, cher ; seulement il y a trois erreurs dans ton histoire.

—Des erreurs ? Oh ! non !

—Michel, je suis peinée que tu aies raconté cette histoire, parce que je n'ai jamais été au pique-nique avec toi avant notre mariage, que je n'ai jamais été à Richmond et que je ne t'ai jamais refusé.

—Par exemple ! Tu te trompes ?

—Je ne me trompe pas, monsieur Bonenfant. J'ai une bonne mémoire, allez ; et comme il y a vingt-cinq ans que nous sommes mariés, j'aimerais savoir qui était cette pimbêche dont tu ne m'as jamais parlé avant aujourd'hui.

Et la scène continua jusqu'au matin.

Marius Capoulado est un peu vexé dans son amour-propre de Marseillais de ce qu'un Tourangeau ait pu dire que le soleil a fâcheusement manqué à la fête de dimanche.

—Mais non, bagasse ! proteste-t-il ; le soleil n'a pas manqué .. Il y était, le soleil... Seulement, il y avait devant lui des nuages qui avaient voulu voir aussi, té !

Entre travailleurs :

—Qu'est-ce que tu penses, Ferdinand, des trois huit heures de l'ouvrier ?

—Trois huit, ce n'est pas assez ; moi, trois douzaines d'huit ne me font pas peur.

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

LE REVENANT

OU

LA PREMIERE SUCCESSION DE MON ONCLE

I

— C'était en 1845..."

Un léger sourire d'ironie discrète courut dans l'assistance ; car, invariablement, mon oncle Hyacinthe Boucharlat commençait son récit de cette façon ; et nous l'avions entendu si souvent, ce récit, que, malgré tout le respect dû à l'excellent vieillard, il n'était guère possible de réprimer un mouvement de douce gaieté.

Il faut dire que mon oncle Hyacinthe était vraiment un oncle extraordinaire. Ma tante Henriette, sa femme, étant une personnalité non moins extraordinaire et leur neveu un original incorrigible, cela constituait, lorsqu'ils étaient réunis jadis, un assez joli trio dont les braves gens de Saint-Gratien devaient passablement s'amuser, ce me semble.

Et je prie bien mes lecteurs de ne pas s'imaginer que j'obéis à une pensée de basse flatterie en traitant M. Boucharlat d'homme extraordinaire.

Au contraire, mon oncle ne m'ayant laissé en fait d'héritage que... des conseils, j'aurais plutôt lieu de lui garder quelque rancune.

Donc, si je me mêle de lui décocher un compliment, on peut me croire.

J'ai conté, jadis, quelques-unes des aventures mirifiques dont mon oncle fut le héros ; celle-ci entre autres :

Très amateur de belles fourrures, il partit un jour pour la Mongolie afin de prouder lui-même, vivantes, quelques-unes de ces chèvres aux longs poils ondulés qui vendent si chèrement leur peau aux fourreurs à la mode.

Après avoir failli être empalé en Chine et sur le point de faire naufrage dans l'Océan Indien, il revint à Paris, avec un pied gelé, sans avoir aperçu la queue d'une chèvre et finit par acheter tout bonnement la fourrure rêvée chez un marchand du boulevard des Italiens.

Une autre fois... Mais je m'arrête, cela m'entraînerait trop loin si je voulais simplement énumérer les abracadabrantes péripéties de la vie agitée de mon oncle.

Revenons pour aujourd'hui à cette page de ses souvenirs que le pauvre homme se plaisait à rappeler de préférence et qui s'ouvrait invariablement par cette phrase : "C'était en 1845..."

Mon oncle Hyacinthe Boucharlat, à l'époque dont je parle, était depuis longtemps déjà retraité avec une modeste pension de chef de bataillon ; c'était, je dois l'avouer, une de ses vieilles *culottes de peau* comme l'ancienne armée pouvait seule en produire : sorti du rang, il avait conquis lentement tous ses grades à la force du poignet.

Type de vieux grognard, très sensible et très bon sous son

apparente brusquerie et qui cachait une grande finesse sous sa grosse bonhomie !

Le sourire ironique par lequel nous accueillions le début du récit de son aventure préférée ne lui échappait pas, mais il avait le bon esprit de ne pas s'en froisser, et, sans se troubler, il poursuivait :

— "Écoutez bien, mes enfants, et que ceci vous serve de leçon contre les emballements de l'inexpérience, contre les aveuglements de la jeunesse..."

Là encore, invariablement, le brave commandant faisait une pause ou, plutôt, il achevait sa phrase par un long regard de tendresse à l'adresse de ma bonne tante Henriette, dont le front pâli se colorait d'une imperceptible rougeur.

Après un temps d'arrêt, mon oncle continuait :

— "Donc, c'était en 1845. J'avais vingt-deux ans et j'étais simple sergent-major au 123^e de ligne. C'est vous dire, mes amis, que je ne roulais pas sur l'or, bien que, orphelin depuis peu, je fusse déjà en possession de tout ce qui devait me revenir de mes parents.

"Mais ceux-ci qui étaient commerçants et avait subi, sur leurs vieux jours, de sérieux déboires, ne m'avaient laissé qu'un héritage fort mince, une trentaine de mille francs environ. Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'était là une somme bien insuffisante pour compenser les appointements dérisoires dont l'État me gratifiait — à plus forte raison, pour faire quelque figure dans le monde.

"Or, habitué à un grand bien-être, même à un certain luxe, j'avais des goûts de dépense ; et je n'acceptais pas sans maugréer une situation aussi précaire qui coupait les ailes à mes velléités d'indépendance, qui m'empêchait de réaliser mes ambitions d'existence élégante.

"J'ai changé d'avis depuis : assagi par l'expérience, j'ai fini par m'habituer à un train-train plus modeste et je me suis convaincu que le vrai bonheur consiste, avant tout, à savoir se contenter de son sort.

"Mais, à ce moment, dans toute la fougue de la jeunesse, je rêvais de mener la vie à grandes guides, — dans mon esprit, cela était une des conséquences forcées de l'état militaire : naïveté de l'adolescence et prestige de l'uniforme !

"Et, ne le pouvant pas, j'enrageais.

"Ah ! si le ciel, prenant en pitié ma détresse, avait songé à m'envoyer une petite succession, une petite succession de cent cinquante ou deux cent mille francs seulement, comme cela eût bien fait mon affaire !

"Je payais mes dettes — j'avais déjà eu le temps d'en faire quelques-unes — et je me mettais aussitôt à mener une vie de bâton de chaise, ce qui, à mes yeux, était la meilleure garantie de mon avancement.

"Pourquoi, dans mon ardent désir d'être riche, étais-je persuadé qu'une succession pouvait seule m'aider à le devenir, pourquoi ? Je n'en sais rien.

"À vrai dire, cette idée de succession qui me trottait par la cervelle, n'était qu'un rêve ; car je n'avais ni oncle, ni tante, ni cousin éloigné, en un mot aucun parent qui fût en situation de me léguer la moindre fortune.

"Quand je dis : rêve, j'exagère. Mon idée fixe s'appuyait sur une réalité, ou plutôt sur un précédent dont j'avais été récemment le témoin et qui n'avait fait qu'aviver mon désir,

“ Un nommé Alfred Longuet, sergent-major comme moi au 123^e de ligne, et qui se croyait sans un seul parent susceptible de le faire riche, venait bien d'hériter, lui !

“ Pourquoi n'aurais-je pas, à mon tour, la même chance ? Rien ne s'y opposait, n'est-ce pas ?

“ En somme, me disais-je, on ne connaît pas tous ses parents ; et il peut très bien se faire que j'aie, comme Longuet, dans quelque trou perdu de la Basse-Bretagne, une tante qui se décide à mourir en m'instituant légataire universel de tous ses biens ?

“ C'était absurde. Néanmoins, je m'étais accroché à cette idée avec une force invincible.

“ J'avais assisté au retour triomphal de Longuet, je le voyais maintenant revêtir des uniformes irréprochables, en drap d'officier, s'il vous plaît ; aller au théâtre ; se payer des soupers fins, vivre, en un mot, comme un vrai gentleman.

“ Je crus même remarquer, qui plus est, que notre vieille camaraderie avait subi un refroidissement du fait de ce changement de position, et que mon meilleur ami d'autrefois me regardait à présent avec un peu de mépris.

“ Mon cœur en souffrit, et mon amour-propre fut encore plus vivement blessé.

“ La jalousie est mauvais conseiller. Sous son influence pernicieuse, mon imagination s'enfléva. Et le rêve que je caressais depuis si longtemps prit tout à coup une telle violence d'obsession que je finis par perdre la tête.

II

“ Précisément, vers cette époque, Longuet, dont le bonheur insolent ne connaissait plus de limites, donna à l'hôtel du Grand-Cerf—c'était le meilleur de notre petite garnison—un festin splendide où furent conviés tous les sous-officiers du régiment et qui se termina par une orgie sardanapalesque.

“ J'y étais, naturellement ; et je faillis en crever d'envie.

“ Tandis que tous mes camarades rentraient à la caserne dans un état de ...gaieté plus ou moins caractérisée, j'y rentrai, moi, furieux, en me rongant le sang et bien résolu à me venger au plus tôt d'un affront... qui n'existait que dans mon imagination.

“ Comment faire ? Quel moyen employer ?

“ Mon esprit détraqué n'en conçut pas d'autre que cette absurdité banale, hélas ! qui consiste à répondre à une bêtise par une folie.

“ Longuet avait donné un festin magnifique. Moi, après avoir offert “ le théâtre ” à tous mes camarades, je les convie-rais à un souper monsre où le champagne coulerait à flots.

“ Mon projet une fois bien arrêté, toutes mes mesures prises, mes invitations lancées, il ne me restait plus qu'à passer à l'exécution. Et, pour cela, il ne me manquait qu'une seule chose : l'argent.

“ J'avais fait mon compte. J'évaluais mes dépenses à quinze cents francs environ, dont je n'avais pas le premier sou.

“ Le peu qui me restait de l'héritage paternel était placé en titres nominatifs, lesquels étaient déposés chez un notaire qui m'en servait les arrérages par acomptes.

“ Ma paye ne représentait pas le vingtième de la somme qui m'était nécessaire.

“ Que faire ? Il me fallait pourtant tenir mes engagements.

Il y allait de mon honneur. Je devais trouver une combinaison quelconque...

“ Après une journée de réflexion, je trouvai... Et l'aberration de mon sens moral était telle, que je m'étonnai simplement de n'avoir pas eu plutôt cette idée-là.

“ Voici en quoi consistait ma géniale découverte :

“ La caisse de ma compagnie contenait justement un *boni* d'une quinzaine de cents francs environ. Je me les appropriai purement et simplement, en me disant : “ Je les remettrai un de ces jours, lorsque je toucherai mes revenus...”

“ En vérité, je ne savais trop quand je pourrais opérer cette restitution ; et la vague réponse que je m'étais adressée n'était destinée, qu'à me donner le change à moi-même.

“ C'était puéril et... malhonnête,—disons le mot.

“ Mais, à ce moment-là, aucune considération n'était capable de m'arrêter.

“ Donc, une fois en possession de ces quinze cents francs, je pressai les préparatifs de “ ma ” fête.

“ Elle eut lieu, enfin ! Le succès en fut très grand ; Longuet y assista... Mon amour-propre fut satisfait. Mon triomphe fut complet...

III

“ ...Le lendemain matin, tandis que j'étais en train de travailler, le cerveau légèrement appesanti par les fumées de ma gloire récente et celles du vin vieux, mon capitaine, en traversant le bureau, me dit : “ Vous n'oubliez pas, Bouchardat, que l'inspection générale a lieu dans huit jours ? Il faudra que nous donnions, demain ou après-demain, un coup-d'œil à nos comptes et que nous revoyions notre encaisse.”

“ Je me levai tout pâle et je balbutiai : “ Parfaitement, mon capitaine, nous nous occuperons de cela... quand vous voudrez.”

“ Mon chef fit un geste d'acquiescement et sortit. Je retombai sur ma chaise, brisé, blême, anéanti par une effroyable angoisse.

“ Impossible de travailler. Je ne savais plus ce que je faisais ; ma tête me semblait gonflée à éclater.

“ Je jetai ma plume et sortis à mon tour.

“ Après avoir fait deux ou trois fois le tour de la cour en marchant comme un fou, ne sachant ou me fourrer, je me dirigeai vers la cantine.

“ Une grande heure nous séparait encore du moment du déjeuner. J'entrai dans la petite pièce qui nous servait de salle à manger ; et, pour me donner une contenance autant que pour chercher un dérivatif à mes angoisses, je demandai un verre d'absinthe.

“ Mais lorsque Mlle Henriette Perroulx—c'était la fille de notre brave cantinière—qui était venue me servir elle-même, se fut retirée, je ne songeai guère à mon apéritif, et, fermant les yeux, je m'accoudai sur la table, la tête dans mes mains.

“ Mon cœur était près de crever ; et mon désespoir, que je ne pouvais plus contenir, s'exhalait en soupirs douloureux, en lambeaux de phrases, en mots entrecoupés :

“ Le déshonneur... quelle folie !... Où trouver cet argent !... Ma carrière brisée !...”

“ J'étais là depuis un quart d'heure peut-être, plongé dans une sorte de torpeur, de demi-souffrance qui me voilait l'hor-

reur de la réalité, lorsque je sentis tout à coup une main se poser sur mon épaule, tandis qu'une voix très douce murmurait à mon oreille :

— Vous êtes malade, monsieur Bouchardat ?

Je sursautai :

— Oh ! Mademoiselle, vous m'avez fait peur !

— J'avais devant moi Mlle Henriette Perroux toute tremblante et plus jolie que jamais sous la rougeur légère que colorait ses joues.

— Nous nous regardâmes un instant sans rien dire. Enfin, je répondis :

— Mais non, mais non, je ne suis pas malade le moins du monde.

— Alors, pourquoi êtes-vous si triste ?

Je ne pus que pousser un profond soupir.

Au bout d'un instant, Mlle Henriette poursuivit :

— Vous pourriez me demander de quel droit je vous adresse cette question... ?

— Oh non, la pensée ne m'en est pas venue.

— Mais il me semble que si vous vouliez me dire la raison de votre ennui, je saurais l'atténuer... Sans doute, une jeune fille ne devrait pas se mêler... Cependant, lorsqu'on est malheureux, il est si bon de pouvoir se confier à quelqu'un... Voilà pourquoi, en vous voyant si profondément abattu, je suis venue, sans trop réfléchir, avec l'instinctif pressentiment que je pourrais peut-être vous faire du bien...

Mlle Perroux parlait tout bas, par saccades, les paupières baissées, et des larmes tremblaient dans sa voix.

— J'étais très ému ; à tout hasard, je pris la main de la jeune fille, en balbutiant :

— Henriette... Mademoiselle Henriette... !

Le reste s'étrangla dans ma gorge.

Enfin, au bout d'une minute, plus calme et ayant eu le temps de réfléchir, je repris :

— Vous êtes trop bonne, je n'aurai pas de secret pour vous... Voici la cause de mon désespoir : je suis menacé de quitter l'armée, déshonoré...

— Oh ! mon Dieu !...

— Vous savez que je suis allé à Bordeaux avant-hier soir ?

— Je l'avais pensé en ne vous voyant pas au dîner.

— ... J'ai passé ma soirée au Cercle du Commerce, j'ai joué, j'ai perdu... non seulement ce que j'avais sur moi, mais quinze cents francs, sur parole. Hier matin, en rentrant, j'ai pris les quinze cents francs dans la caisse du régiment. Dette de jeu, dette d'honneur : il fallait payer immédiatement !

— Je pensais : dans huit ou dix jours, je remettrai cette somme soit en empruntant, soit en vendant un titre, enfin par un moyen quelconque ; mais sûrement avant dix jours, je l'aurai restituée.

— Or, mon capitaine vient de me dire il y a une demi-heure :

— Vous savez, Bouchardat, il faudra que nous fassions notre caisse demain ou après-demain." Je vous laisse juge, mademoiselle !

— Comment, ce n'est que cela ! fit-elle en riant.

— Mais je trouve cela terrible. Je suis dans une impasse, il y a de quoi perdre la tête."

— Nous nous regardâmes un instant silencieux.

— Voyons, c'est une somme insignifiante, quinze cents

francs ! reprit Mlle Henriette ; vous n'aurez aucune peine à la trouver.

— J'estime au contraire que c'est impossible, répondis-je. Une seule personne pourrait me la procurer : le sergent-major Longuet. Or, Longuet est justement en congé depuis trois jours et ne reviendra pas avant deux semaines. Je ne sais où le prendre. D'ailleurs, je le saurais que je ne m'adresserais pas à lui : ce serait une trop grande humiliation pour moi..."

Mlle Perroux réfléchit quelques secondes :

— Monsieur Bouchardat, balbutia-t-elle, si vous vouliez, je pourrais peut-être..."

— Elle n'en put pas dire davantage ; sa gorge serrée ne laissait plus passer les sons.

— Je la regardai étonné, trop ému pour parler. Et nous restâmes, un bon moment, silencieux en face l'un de l'autre.

IV

Soudain, notre tête-à-tête fut interrompu par un appel ; c'était l'adjudant-vaguemestre qui me cherchait, et Mme Perroux sans quitter ses fourneaux avait crié : " Monsieur Bouchardat ! Monsieur Bouchardat ! "

Je mis le nez à la porte.

— Tenez, Bouchardat, me dit le vaguemestre, voici une lettre pour vous ! "

Je saisi la missive avec un mélange de respect et d'avidité, et je constatai, non sans surprise, qu'elle portait, au timbre gras, le mot : *Angoulême*. A cette époque, l'usage des timbres mobiles était encore inconnu, sauf en Angleterre où l'on commençait à les employer.

— Angoulême ! Angoulême ! Cela ne me disait rien du tout : je ne connaissais personne dans ces parages.

Intrigué et ému — car, au milieu des circonstances graves que je traversais, j'avais tout de suite attribué à cette lettre une importance énorme et je m'étais imaginé qu'elle m'apportait peut-être un moyen de salut — je sortis de la cantine pour en prendre connaissance à mon aise.

— Une fois seul, je rompis le cachet et je lus, non sans peine, car le trouble et la joie me brouillaient les yeux :

Monsieur,

Exécuteur testamentaire de M. Adrien Duchâtel, célibataire, décédé le 15 avril dernier, en son domicile place du Château, à Angoulême, j'ai l'honneur de vous prévenir que vous, Hyacinthe Bouchardat, neveu du défunt, avez été institué légataire universel de tous ses biens, meubles et immeubles, s'élevant à la somme approximative de trois millions. Je vous serais reconnaissant, au cas où vous accepteriez ce legs, de vouloir bien venir conférer avec moi pour les opérations de la liquidation, auquel je me ferai un devoir d'être exact.

Tout dévoué à vos ordres.

LOUIS CHARBONNIER, notaire."

Trois millions ! j'étais possesseur de trois millions ?

Sans doute, cet héritage m'était dû, je l'attendais, je l'avais vu si souvent en rêve ! Mais, jamais, mes ambitions ne s'étaient élevées aussi haut !

Dans la confusion de la première surprise, je demeurai inerte, ahuri.

“Enfin, je me ressaisis ; et après un soupir de soulagement, j'eus un geste d'orgueil : j'étais sauvé et Longuet était vaincu !

“Ma résolution fut bientôt prise. Naturellement, j'acceptais le legs. En outre, je décidai que j'irais moi-même à Angoulême prendre possession de l'héritage.

“Une heure plus tard, j'étais chez mon capitaine à qui je demandai de vouloir bien me faire obtenir un congé de huit jours pour affaire grave et urgente.

“Par extraordinaire, et alors que je redoutais des objections, des questions indiscrettes, mon capitaine, comme s'il se fût attendu à ma requête, me répondit qu'il était tout prêt à appuyer vigoureusement ma demande.

“Il le fit sans doute, avec une éloquence persuasive ; car, le soir même, je montais dans la diligence de Bordeaux, où je n'aurais plus qu'à prendre la malle-poste faisant le courrier de Paris.

V

“Vingt-quatre heures après, j'étais à Angoulême. Je me couchai en arrivant, mais, bien que je fusse éreinté, je dormis mal, car je fus agité par les rêves les plus extravagants.

“Puis, le lendemain, vers dix heures du matin, j'entrai dans le cabinet du notaire Louis Charbonnier à qui j'avais annoncé ma visite par un billet envoyé de l'hôtel un instant auparavant.

“Le notaire m'accueillit aimablement, mais seulement, me sembla-t-il, comme on reçoit tout étranger dans lequel on voit un client futur et non point avec le respectueux empressement dû à un héritier de mon importance, avec lequel les correspondances échangées constituent déjà, d'ailleurs, une sorte d'entrée en relations.

“—Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur, dit l'homme de loi avec dignité ; vous m'avez annoncé votre visite, veuillez m'exposer maintenant en quoi mon ministère peut vous être utile.”

“Je me laissai tomber ahuri sur le premier fauteuil qui se trouva à ma portée. Puis réfléchissant aussitôt qu'il y avait là une simple erreur, que ma signature ou ma carte avait été mal lue :

“—Je suis M. Hyacinthe Bouchardat, dis-je d'un ton haut et ferme.

“—Monsieur Hyacinthe Bouchardat, parfaitement ! répéta le notaire en relisant ma carte jetée sur son bureau. Vous avez eu l'obligeance de me prévenir ce matin de votre visite, mais le motif m'en est encore inconnu...”

“—Comment le motif !—il m'amusait, vraiment, ce notaire ! —Mais, monsieur, le motif est bien simple ; le motif, c'est la succession de mon oncle Adrien Duchâtel. —Vous m'avez écrit vous-même pour me dire qu'il venait de mourir en m'instituant son légataire universel et pour me prier de venir conférer avec vous à ce sujet...”

“Le notaire réfléchissait.

“—Adrien Duchâtel ! fit-il tout à coup en éclatant de rire, je ne connais pas, monsieur... Vous devez commettre une erreur ; ce n'est pas moi qui...”

“—Comment une erreur ! Mais c'est vous, monsieur, qui en commettez une, m'écriai-je, une volontaire. Vous vous refusez systématiquement à reconnaître en moi l'héritier

légitime de feu mon oncle Duchâtel ; c'est une manœuvre que la justice saura déjouer...”

“Le notaire sourit sans manifester la moindre colère, se demandant sans doute s'il était en face d'un fou ou d'un infortuné réellement trompé.

“—Je vous avoue, monsieur, que je ne comprends toujours pas, fit-il très doucement. Toute cette histoire me fait l'effet d'une énigme invraisemblable... Pour mon compte, je n'ai jamais entendu parler de M. Adrien Duchâtel, ni de sa succession, et je ne vous ai jamais écrit, par conséquent, pour vous inviter à la recueillir...”

“Ce calme me rendit mon sang-froid. En somme, ce notaire me semblait un honnête homme et toutes les présomptions étaient en sa faveur.

“—Pardon, monsieur, repris-je au bout d'un instant. La désagréable surprise que je viens d'éprouver m'a fait sortir des convenances. Je vous prie d'excuser ce mouvement d'humeur.”

“Il s'inclina avec bienveillance et je continuai :

“—Ainsi, ce n'est pas vous qui m'avez écrit ? — Je lui mis sous les yeux la lettre que j'avais reçue.

“—Non, répondit-il en souriant, et je ne comprends toujours rien à cet imbroglio. Vous devez être victime d'une erreur, d'une confusion, ou, plus probablement, d'une mauvaise plaisanterie.

“—Ce n'est pas possible, m'écriai-je ! je devais hériter, j'y comptais...”

“—Pourtant, monsieur, je vous jure n'avoir pas écrit la lettre que vous me montrez là ; vous avez affaire à un farceur qui a imité mon écriture et s'est servi de ma signature pour...”

“—Eh bien, dis-je en l'interrompant brusquement, si j'ai été victime d'un mauvais plaisant de complicité avec un escroc, je me vengerai, dussé-je pour cela remuer ciel et terre, m'adresser à la police, saisir les tribunaux...”

“Puis, ayant prononcé ces fières paroles, je sortis et rentraï à l'hôtel afin de tâcher de remettre un peu d'ordre dans mes idées.

VI

“A peine étais-je installé dans ma chambre qu'un domestique m'apporta une lettre. Je l'ouvris fébrilement et je lus :

“Mon cher ami, j'apprends par un hasard providentiel—je t'expliquerai cela plus tard—que tu te trouves en ce moment à Angoulême. Viens donc déjeuner avec nous au restaurant de l'*Escargot d'or*, vers midi. A toi.

“A. Longuet.”

“Je demeurai stupéfait. Longuet ici ! Mais, je rêvais, voyons !

“Je relus la lettre. Aucun doute n'était possible ; elle était bien de mon camarade, le sergent-major Longuet. Cette constatation ne diminua pas ma perplexité, au contraire ; car mon heureux collègue ne manquerait pas, en me voyant, de lire ma mésaventure sur ma physionomie ; et s'il était quel'un à qui j'eusse désirer la cacher, c'était bien à lui.

“Cependant, après un quart d'heure de réflexion, mon opinion se modifia.

“Bah ! après tout, Longuet ne me mangerait pas. Peut-être m'aiderait-il au contraire à démêler l'imbroglio où je m'étais fourvoyé.

“ Je me décidai donc ; et à midi moins cinq, je m'acheminai vers le restaurant de l'*Escargot d'or* que j'avais prié un passant de m'indiquer.

“ Oh ! cette entrée dans le restaurant ! je vivrais cent ans que je ne l'oublierais pas, mes enfants. Je venais d'apercevoir au fond de la salle, tranquillement occupés à déguster un apéritif, Longuet et... le notaire Louis Charbonnier.

“ Dans le premier moment je fus tenté de fuir. Dans le second je me demandai sérieusement si je n'allais pas étrangler ces deux infâmes complices. Leur rire me désarma.

“ Longuet se leva, la main tendue et me présenta à son compagnon. Puis, comme il voulait commencer des explications :

“—Non, non, dis-je, c'est inutile, j'ai maintenant le mot de l'énigme.”

“ Et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, j'ajoutai :

“—Longuet, tu es plus fort que moi. Je voulais me moquer de toi, c'est toi qui m'as roulé ! Tope-là, faisons la paix et qu'il n'y ait jamais plus de rivalité entre nous !

“—Commençons par déjeuner ! rectifia Longuet. C'est moi qui régale !”

“ Nous nous mimes à la table et ma triste mésaventure fit tous les frais de la conversation qu'elle égaya singulièrement, je vous prie de le croire.

VII

“ Trois jours après, j'étais de retour dans ma garnison, plus penaud, plus inquiet, plus angoissé que jamais ; car la déconvenue que je venais d'éprouver n'était pas faite pour arranger mes affaires. Et, l'espoir que j'avais caressé s'étant envolé, ma situation était plus épouvantable que j'étais.

“ Mon absence avait été pour moi l'occasion d'un sursis de cinq jours. Mais mon capitaine ne tarderait sans doute pas à revenir sur son idée ; et rien, semblait-il, ne pouvait maintenant détourner de ma tête le cataclysme dont jamais menacé.

“ ...Ce matin-là, après avoir déjeuné bien tristement, en compagnie des autres sergents-majors, dans notre petite salle à manger de la cantine, j'étais resté seul à table, une fois mes camarades partis, et je m'abîmais dans mes amères réflexions, lorsque j'aperçus tout à coup en face de moi Mlle Henriette Perroulx.

“ La jeune fille semblait très troublée. Après quelques secondes d'attente, elle balbutia timidement :

“—Pendant votre absence, Monsieur Bouchardat, j'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez confié ; vous savez, les quinze cents francs ?...”

“—Ah !... oui, oui... Hélas ! si je le sais !...”

“—Si vous vouliez me permettre, continua-t-elle... Oh ! je ne voudrais pas vous laisser croire que j'agis par intérêt... dans le but de vous imposer une reconnaissance... trop lourde !... Mais, si vous... vouliez... je les ai là, ces quinze cents francs... Maman les avait retirés, ces jours derniers, de la Caisse d'Épargne pour les placer... Ils sont encore dans le tiroir de la commode... Dites, si vous vouliez... si vous vouliez les prendre...”

“ Elle poussa un long soupir, comme soulagée d'un aveu pénible. Et une gouttelette de rosée, qui avait perlé au bord de ses longs cils bruns, tomba par hasard... tomba sur ma main.

“ Mais yeux se mouillèrent... J'étais humilié et attendri.

“ Fou que j'avais été ! Et égoïste ! Et ingrat !... Jusqu'ici, je n'avais guère songé à Henriette Perroulx, à la jolice et gracieuse Henriette Perroulx, que pour m'en amuser à l'occasion, ayant l'arrière-pensée que sa réputation de sagesse était insurpée.

Dans tous les cas, je n'aurais pas imaginé qu'elle pût devenir ma femme, ayant cette sottise superstitieuse de me croire bien audessus d'elle.

“ Et voilà que c'était elle qui me tendait la main à l'heure de la détresse, qui m'offrait de me sauver d'une catastrophe épouvantable !... Il avait fallu cette circonstance pour me faire découvrir les trésors de tendresse, de bonté, de charité cachés au fond de cette petite âme timide !

“ Je relevai la tête et je regardai la jeune fille qui rougit jusqu'aux oreilles.

“—Eh bien ! j'accepte, mademoiselle !... murmurai-je un peu honteux.”

“ Vite elle disparut et revint, trois secondes après, avec une liasse de billets bleus qu'elle me tendit.

“—C'est bien cela, n'est-ce pas ?

“—Oui, oui, merci !”

“ J'effleurai de mes lèvres les doigts tremblants de la jeune fille, et je m'enfuis, honteux et joyeux tout à la fois, porter les quinze cents francs dans la caisse où je les avais pris.

C'était, en réalité, revenir de loin et pour quoi je me considérais un véritable revenant.

VIII

“ Six semaines après, j'épousai Mlle Henriette Perroulx. C'était injuste. J'aurais dû être puni de ma mauvaise action. Et cette mauvaise action me servait au contraire à conquérir le bonheur... Mais il en découlait pour moi une leçon, une leçon d'autant plus profitable qu'elle était administrée plus doucement.

“ J'étais guéri à jamais de mon sot orgueil, de mes vaines prétentions, de mes rêves de grandeur. Et, dès ce jour, je compris que le bonheur et la dignité de la vie consistent non dans la poursuite des richesses et les satisfactions d'amour-propre, mais dans l'honnêteté et l'accomplissement du devoir.

“ Je n'ai pas encore changé d'avis, mes enfants, conclut le commandant Bouchardat après un temps d'arrêt, et je vous souhaite de partager mon opinion.”

REFLEXION PERSONNELLE.

Mon oncle Hyacinthe est mort depuis quelques années, et ma tante Henriette l'a suivi de bien près dans la tombe.

En fait d'héritage, je n'ai reçu d'eux, je le répète, que de bons conseils.

Je le rappelle sans amertume, le souvenir du brave commandant ne m'en est pas moins cher.

Car, à mon sens, l'histoire de sa première succession vaut, à elle seule, un trésor. Et ce trésor a cet avantage particulier qu'on peut le disperser à tous les vents sans jamais l'amoin-drir.

Je m'en acquitte de mon mieux, ce qui—à défaut d'autres satisfactions—m'offre toujours une satisfaction... d'amour-propre.

PAUL DE GARROS.

FIN.

COMMENT PARLENT LES SOURDS-MUETS

“ Bon pour le service !... Hein !... Quoi ?... — Mais, monsieur, je suis sourd-muet de naissance. — Comment, sourd-muet ? Vous moquez-vous du monde ? — Vous, sourd-muet ? Et vous venez de répondre à l'appel de votre nom ! Et vous me parlez !... — Monsieur, voyez mes certificats...” Cela se passait à l'un des derniers conseils de révision du département de la Seine. Le conscript avait raison. De nos jours on fait entendre les sourds et parler les muets. Comment ?... C'est ce que je voudrais démontrer.

On est muet parce qu'on est sourd, parce qu'on n'a jamais appris à parler, mais, sauf de rares exceptions, le sourd possède intacts les organes de la voix. C'est un instrument pourvu de toutes ses cordes ; seulement ces cordes n'ont jamais vibré. D'ailleurs, les surdités acquises sont bien plus fréquentes que les surdités de naissance ; 180 pour 100 environ. Heureusement pour l'enseignement de la parole : si l'enfant a déjà parlé, la tâche du maître sera plus facile, il n'aura qu'à remettre en mouvement un mécanisme qui a déjà fonctionné.

Le moment le plus favorable pour commencer l'instruction du sourd-muet a été fixé entre neuf et dix ans.

Quand il arrive à l'institution nationale de la rue Saint-Jacques, à Paris, c'est le plus souvent un petit être rachitique, né dans un milieu pauvre et dont l'éducation a été absolument négligée. Le maître l'examine, en se demandant surtout quelles seront les aptitudes de cette nouvelle recrue à l'articulation de la parole.

D'abord la surdité de l'enfant est-elle partielle ou complète ? S'il a conservé un peu d'oreille, sa voix sera plus agréable, il pourra en régler les intonations. On passe à ses organes vocaux. Voici des lèvres épaisses, il prononcera difficilement *p* et *f* ; des joues molles et sans énergie, il confondra *ch.* et *g.* Le voile du palais et la luette sont-ils insensibles ? Le malheureux parlera du nez. Enfin la langue est-elle immobilisée par un filet qui la bride de la base à l'extrémité ? Il faut avoir recours aux ciseaux du chirurgien ; sinon il y a des lettres comme *r* et *l* que l'enfant ne pourra jamais prononcer. Reste un point d'interrogation capital : le poumon est-il assez développé, autrement dit le souffle assez fort pour suffire à l'émission de la parole ? Chez l'individu qui n'a jamais parlé, le poumon ne fonctionne que pour les besoins de la respiration, c'est-à-dire qu'il n'inspire habituellement qu'un demi-litre d'air. Pour parler il en faut au moins deux. Un instrument, nommé spiromètre, permet de constater que la poitrine du sourd-muet est en état. Sinon, le maître aspire l'air à pleins poumons et invite son élève à en faire autant, il lui apprend à respirer. On a encore recours à de petits exercices ; on place des billes dans la main de la table et chaque élève s'efforce de les envoyer le plus loin possible en soufflant dessus. On leur fait souffler des bougies à distance, gonfler des ballons en caoutchouc, faire des bulles de savon, etc. Sans cette gymnastique préparatoire, qui a d'ailleurs l'avantage de l'amuser, le sourd-muet aurait la respiration trop courte et, partant, la parole faible ou saccadée.

“ Mais, dira-t-on, parler ne suffit pas, il faut aussi que l'enfant entende ou du moins comprenne la parole d'autrui ; sans

cela son langage ne sera jamais qu'un monologue auquel on pourra tout au plus répondre par écrit.” L'objection est juste mais facilement réfutable : en même temps que le sourd-muet apprend à exprimer des sons, on lui apprend à les reconnaître sur la bouche de ses maîtres : c'est ce qu'on appelle lecture labiale ou *lecture sur les lèvres*. Tout le monde sait que nous accentuons fortement le mouvement des lèvres, en détaillant chaque syllabe, pour mieux nous faire comprendre d'une personne sourde ; de sorte que chez elle les yeux viennent en aide à l'oreille. Chez le sourd-muet, la vue doit suppléer complètement à l'ouïe.

Dès les premiers jours de son entrée à l'école, on peut commencer avec l'enfant quelques exercices de lecture sur les lèvres. Par exemple, on le fait asseoir sur une chaise en lui disant : *Assis* ; on le fait lever en lui disant : *Debout* ; puis on répète l'ordre sans y joindre le geste. L'élève dévore son maître des yeux, et pour peu qu'il soit intelligent, il voit qu'il doit occuper la chaise quand les lèvres commencent par s'entreouvrir (*assis*) et la quitter quand elles restent légèrement pincées (*debout*). Cette distinction suffit ; le sourd-muet ne s'y trompe plus, et se lève ou s'assied au commandement, même quand on intervertit l'ordre à plaisir. Plus tard on passe à la lecture de son nom : le maître prononce bien distinctement le nom d'un élève en l'appelant d'un signe : le signe supprimé, l'élève finit par deviner au seul mouvement des lèvres que c'est lui qu'on appelle.

Cependant il s'agit d'évoquer la voix du sourd-muet, de le faire parler. On a démêlé les sensations qui naissent du jeu des organes pendant l'émission de la parole et établi cet enseignement sur des données vraiment scientifiques. En somme, la parole est le résultat de deux phénomènes : des mouvements et des bruits. Les mouvements sont sensibles à la vue, et les bruits produisent dans l'appareil vocal, certaines vibrations qu'on peut reconnaître par le toucher. Donc la vue et le toucher réunis pourront suppléer à l'ouïe : toute la méthode orale repose sur cette observation.

Si vous vous mettez devant un miroir et que vous prononciez successivement *a, e, i, o, ou ; a, eu, u*, vous verrez la bouche, d'abord ouverte sur l'*a*, se fermer de plus en plus pour émettre les deux autres sons. On fait remarquer au jeune sourd-muet ce resserrement progressif. De plus, quand nous prononçons ces voyelles, les lèvres ne sont pas seules en jeu, le larynx vibre et le caillilage qu'on appelle vulgairement *pomme d'Adam*, semble remonter vivement dans la gorge ; il suffit d'y porter la main pour s'en rendre compte. Autre indice pour le sourd-muet.

La prononciation de chaque lettre amène un ébranlement sensible des organes, c'est évident ; mais, direz-vous, cet ébranlement n'est-il pas toujours le même ou si peu différent que les nuances en sont imperceptibles ? Pour nous, en effet, qui avons tous les sens à notre service, bien des détails passeraient inaperçus ; pour les sourds-muets, tout est soigneusement examiné, noté ; les détails les plus minimes deviennent de précieux renseignements. Avez-vous jamais remarqué que les consonnes *c, k, g, ch, j* (prononcez *que, gué, etc.*) produisent un souffle chaud ? et *e, s* (prononcez *ce, se*), un souffle froid ? que l'émission de *b, d, g* (prononcez *be, de, gue*) est accompagnée d'une sorte de frémissement guttural ? que *k*

aspirée est la lettre qui nous fait briser le plus la mâchoire inférieure (*hameau*), etc. ? Sait-on qu'il y a une lettre, *r*, qui peut se prononcer en trois manières différentes :—1. le *r* guttural qui part du fond du gosier, le *r* de ceux qui grasseyent : un *rasoir*, *radis*;—2. le *r* qui se prononce à l'aide de la langue, le véritable *r*, la lettre que les Latins attribuaient au chien (*littera canina*);—3. le *r* enfin qu'on fait entendre avec les lèvres seules, par exemple à la chasse pour faire lever les oiseaux; *brrrr*, *brrrr* ! Tout cela vous paraît peut-être, bien peu important. C'est, au contraire, d'un intérêt supérieur pour les malheureux dont la parole en dépend. Toutes ces nuances ont été étudiées, signalées, et si légères qu'elles paraissent, l'enseignement des sourds-muets en a fait son profit.

On commence ordinairement par enseigner les voyelles qu'on fait accompagner des consonnes les plus faciles *p*, *t*, *f*, etc., pour former des syllabes assez simples à articuler : *papa*, *tata*, etc., etc. L'articulation en est si facile que c'est avec ces mots que tous les bébés s'exercent à parler : tandis qu'ils ne parviennent que beaucoup plus tard à dire des syllabes embrouillées comme *brouette*, *propre*, *fauteuil*, etc. Toutes les mères seront de mon avis. Au bout de six ou huit mois en moyenne, le jeune sourd-muet possède toutes ses lettres et peut articuler n'importe quel mot.

Malheureusement les choses ne vont pas toujours aussi vite ; quelques sujets semblent tout à fait rebelles à ces premiers principes. La patience et l'ingéniosité du maître trouvent alors ample matière à s'exercer. Par exemple, certains enfants sont aphones ; ils ne peuvent même prononcer *a*. On leur fait simplement ouvrir la bouche, et en leur tapotant sur la poitrine au moment de l'expiration, on entend *a* plusieurs fois répété. D'autres ne peuvent prononcer *p* ; le maître leur prend la main, l'approche de ses lèvres et dit fortement *pe*, *pe*, ce qui envoie un jet d'air rapide et froid ; l'enfant essaye à son tour, et renseigné par le miroir sur la position de ses lèvres, et par la sensation du froid sur sa main, parvient à émettre le même son. Si le *r* ne peut pas sortir, on fait gargariser l'élève avec une goutte d'eau, etc., etc. La spatule doit intervenir de temps en temps pour mettre la langue au point, desserrer les dents, chatouiller la luette, etc. Ce n'est pas une sinécure que l'enseignement des sourds-muets ! Il faut au professeur du dévouement et même de l'abnégation pour surmonter certaines répugnances et remplir sa tâche jusqu'au bout.

D'ordinaire, hélas ! la voix du sourd-muet n'est ni douce ni harmonieuse. Pourtant on trouve des voix très acceptables chez bon nombre d'entre eux, surtout chez les jeunes filles dont les organes vocaux sont généralement plus flexibles et, partant, plus faciles à réveiller. D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux parler médiocrement que de ne pas parler du tout ? Demandez aux sourds-muets tout fiers de se faire entendre à présent, s'ils voudraient renoncer à la parole et user du *langage mimique* comme autrefois. Demandez aussi aux parents s'ils trouvent rauque et désagréable cette voix qu'ils n'avaient jamais entendue. Un gendarme de Montpellier revit, après un an d'absence, son fils sourd-muet ; l'enfant, en passant le seuil de la maison, se jeta au cou de son père en disant : "Bonjour, papa ; comment vas-tu ?" D'émotion le brave homme s'évanouit. Allez dire maintenant à ce père que son enfant parle mal !

J. DUSSOUCHET.

LE PASSAGE DU FLEUVE

" Dieu ! que ce poids me pèse, et que lourde est ma charge !
Le flot m'entraîne à chaque pas
Et pour gagner le bord de ce fleuve trop large
Mes forces ne suffiront pas ! "

" Laissez un jeu plus libre aux efforts de ma nage,
Enfants, que je puisse arriver !
Ah ! donnez-moi, Seigneur, la force et le courage
Dont j'ai besoin pour les sauver ! "

" Seigneur nous périssons ? le flot, le flot m'emporte...
Déchargez-moi d'un poids si lourd !
Assez ! je n'y tiens plus : la vague est la plus forte...
Ciel, juste Ciel ! es-tu donc sourd ? "

" Ah ! tu ne m'entends pas ! tu fermes ton oreille,
Sourde à mes cris désespérés !
Dieu ! qui soulagera, d'une charge pareille
Mon corps las, mes bras torturés ? "

" Je pousse en vain le flot, c'est le flot qui me pousse...
A l'aide ! ou nous périssons tous !
Encore une poussée, encore une secousse,
Et c'en est fait, c'est fait de nous. "

" —Point de faiblesse, allons ! point de défaillance !"
Il nage, il nage, il va toujours,
Fendant le flot, luttant de toute sa vaillance
Mais que peut-elle sans secours !

Car le fleuve est rapide et la rive éloignée,
L'espace à franchir est bien grand !
Il ne demande pas une peine épargnée,
Moins de distance ou de courant,

Mais un allègement, une vigueur nouvelle,
Que Dieu seconde ses efforts.
Que de son cher fardeau la pesanteur cruelle
De moins près s'attache à son corps.

Elle échappe... il est libre, il s'élançe, il arrive !
D'un bond, plus vite que le vent,
D'un seul bond, sans songer, il a gagné la rive.
Le voilà sur le bord, vivant !

Vivant... et ses enfants ? Noyés, noyés, sans doute !
Noyés ! Le fleuve les a pris !
Vivant ! Ah ! ce triomphe est la pire déroute !
Et le voulait-il à ce prix ?

Il voulait plus de force et non pas moins de peine.
" Oh ! Ciel, tu m'as trop entendu ! "
Et pour une recherche, hélas ! qui sera vaine,
Mais fou, de douleur éperdu,

Redemandant ses fils au flot qui les abîme,
Qui les perd pour le sauver seul
Il s'y replonge... va, cherche : ils ont bien l'abîme
Pour tombe, et l'onde pour linœuil !

J.-E. ALAUX.

L'ARITHMETIQUE DES ANIMAUX.

Un jour, le célèbre ornithologue Audubon, sortant avec quatre de ses amis, de son chalet pour faire une excursion, remarqua qu'un perroquet entra dans le chalet. Audubon et un de ses amis rentrèrent dans la maison : aussitôt le perroquet en sortit et se mit à sautiller tout autour sans pénétrer dans le chalet. L'ami d'Audubon sortit le premier du chalet, mais le perroquet ne fit pas mine de vouloir rentrer, se rappelant qu'il était venu deux hommes et qu'un seul était reparti. En effet, dès que l'ornithologue sortit, le perroquet rentra dans la maison.

Audubon, désireux de voir jusqu'à quel chiffre le perroquet pouvait compter, entra plusieurs fois dans la maison avec quelques amis, et découvrit que l'arithmétique de l'oiseau ne dépassait pas le chiffre quatre. Une fois, Audubon entra dans le chalet avec quatre personnes qu'il fit sortir l'une après l'autre ; le perroquet ne pénétra dans la maison qu'après la sortie du quatrième visiteur, son intelligence ne lui permettant pas de concevoir qu'il en était entré cinq à la fois.

Un médecin russe, le docteur Timofieff, a renouvelé les expériences d'Audubon sur des oiseaux, des chiens, des chats et des chevaux. Il assure que la corneille peut compter jusqu'à dix, et en cela elle est supérieure à des peuplades entières de la Polynésie, qui sont moins fortes en arithmétique.

Les observations faites par le docteur Timofieff, qu'il a renouvelé sur son chien sont particulièrement intéressantes.

Ce chien avait la manie d'enfouir ses os, non pas tous ensemble, comme le font la plupart de ses congénères, mais dans des cachettes distinctes. Un jour, le médecin lui fit présent de vingt-six gros os, que le chien s'empressa d'enterrer en vingt-six places différentes. Le lendemain le médecin ne donna rien à manger à son chien et le laissa dans le jardin. Le chien se mit sur-le-champ en devoir de déterrer les os. Il en sortit ainsi dix, mais il s'arrêta pour quelques secondes, le regard fixe, comme s'il calculait combien d'os il lui restait encore en réserve, puis il se remit à l'ouvrage.

Cette fois il retira l'un après l'autre des os au nombre de neuf, et après un moment de réflexion il en déterra encore six. Il dut considérer sa besogne comme terminée, car il se mit à dormir. Mais tout à coup comme s'il se rappelait qu'il devait lui rester un os, il se leva, courut dans le jardin, et finit par rapporter le vingt-sixième os.

Il était évident que le nombre vingt-six était au-dessus de l'intelligence canine, c'est pourquoi le chien l'avait divisé dans sa tête en trois parts, comptant chacune séparément ; malgré cette précaution il avait commis une erreur, et ce n'est qu'après mûre réflexion qu'il s'aperçut de sa faute et put la réparer.

Avant de donner à son chat son morceau favori, le docteur russe le lui mettait devant le museau et le retirait aussitôt. De cette manière il habitua le chat à ne recevoir son repas qu'après avoir été induit en erreur six fois. L'animal s'accoutuma à ces cérémonies ; il assistait impassible aux cinq premières offres, et ce n'est qu'après la sixième qu'il bondissait pour recevoir le morceau.

Les expériences sur les chevaux sont encore plus curieuses. Dans un des villages du gouvernement de Pskov, le docteur

a observé un cheval de paysan qui avait pris l'habitude de faire une halte pendant qu'il labourait, après avoir tracé vingt sillons. L'intelligent animal comptait et ne se reposait point lorsqu'il se sentait fatigué, puisqu'il faisait une halte après le vingtième sillon, quelle que fût la longueur du champ. Le laboureur lui-même comptait ses sillons d'après le nombre des haltes de son cheval. Dans un autre village, le docteur Timofieff a vu un cheval qui comptait les verstes d'après le nombre des poteaux.

Un jour, le docteur Timofieff allait à Valdai, lorsqu'à la vingt-deuxième verste un des chevaux de la troïka s'arrêta tout à coup. Le postillon descendit de son siège, donna de l'avoine au cheval, et l'on se remit en route. Tout jeune, ce cheval avait été habitué par son maître à recevoir une poignée d'avoine toutes les vingt-cinq verstes ; le cheval comptait les verstes d'après le nombre des poteaux. Cette fois-ci, le cheval s'était trompé de trois verstes, mais ce n'était pas sa faute. Il comptait les verstes par le nombre des poteaux et non d'après sa fatigue, et il avait pris pour des poteaux kilométriques trois poteaux qui leur ressemblaient beaucoup, et qui servaient à marquer la limite des bois de l'État.

Ce même cheval avait été habitué à recevoir sa nourriture dans l'écurie dès que l'horloge voisine sonnait midi. Le médecin Timofieff a pu constater lui-même qu'à chaque coup de l'horloge, le cheval dressait l'oreille et écoutait ; il baissait avec mécontentement la tête lorsque l'horloge frappait moins de douze coups, il manifestait clairement sa satisfaction lorsqu'enfin les douze coups annonçaient l'heure du repas.

M. D.

CHAOUÏA

Les Chaouïa, dont la rusticité est proverbiale sous les tentes, habitent le massif montagneux qui sépare les Hauts-Plateaux du Désert. Leur nom, à ce que je me suis laissé dire, signifierait " Pasteurs, hommes de troupeaux " et les Arabes prétendent, assez méchamment, que ces rudes montagnards ont de la viande à la place de la cervelle.

Nous avons entendu conter la mésaventure légendaire des Beni Iffren. Voici aujourd'hui une nouvelle anecdote que m'a contée, l'an passé, mon interprète auxiliaire.

Le bey de Constantine avait, à l'occasion d'une expédition quelconque, adressé un envoyé spécial aux Chaouïa de l'Aurès en leur demandant, par écrit, de lui fournir rapidement le plus de bêtes de somme possible. Le *cheick*, bien entendu, était tout aussi illettré que le dernier de ses bergers et ne comprit absolument rien aux caractères que le *kolja* du bey avait minutieusement tracés sur le parchemin.

La lettre fut vainement présentée à tous les *kebar* de la *djemaa*, qui durent avouer leur impuissance à déchiffrer ce grimoire.

En désespoir de cause, le cheick s'avisa que les lettres avaient pour la plupart une forme plutôt penchée et il crut pouvoir interpréter ainsi le sens de ces signes :

" Le Bey—que Dieu soit sur lui !—est un homme sage : il ne s'amuserait pas à tracer des caractères tantôt petits et tantôt grands, ceux-ci droits et ceux-là penchés, s'il n'avait pour

cela d'autre motif que la pure fantaisie. Il y a là quelque chose qui n'est pas clair et que je crois pouvoir interpréter ainsi : les grandes lettres désignent vraisemblablement les *kebar* de la tribu et celles qui sont penchées indiquent probablement que ces gens doivent avoir la tête tranchée ou quelque chose d'analogue. Par Dieu, nous ne sommes pas hommes à nous laisser molester ainsi... Fuyons au plus vite!"

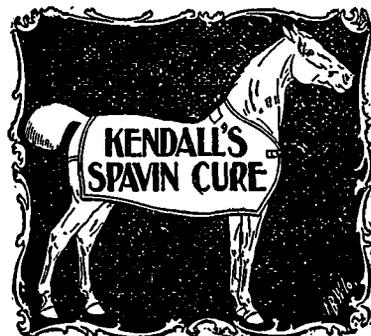
Et voilà la tribu paquetant à la hâte ses effets mobiliers, bâtant ânes et mulets et gagnant, au plus vite, les retraites impraticables de la montagne.

Le hasard ayant voulu qu'un détachement de réguliers Turcs se présentât bientôt après devant le village, les Chaouia crurent que ces soldats venaient exécuter les ordres du fameux papier et applaudirent à l'heureuse prévoyance de leur cheick.

L. JACQUOT.

AUX JEUNES MEDECINS

Lorsqu'après d'un malade on te réclamera
Et qu'à brûle-pourpoint on te demandera
Quelle est la maladie, et ce qu'il deviendra ?
Sans répondre, d'abord tu l'examineras,
Dans tous les sens surtout tu le retourneras,
D'un air grave, pensif, le poulx tu tâteras,
Sa langue après cela tu lui regarderas,
Ensuite sur le dos tu lui appliqueras
Proprement ton oreille et tu l'ausculteras,
Sur tes doigts en tapant tu le percuteras.
Sur son ventre parfois la main tu porteras,
Et d'un air réfléchi la peau tu palperas,
L'examen terminé tu l'interrogeras,
D'un ton sententieux tu lui demanderas
Si son ventre fonctionne, et tu t'informerás
De ses mets préférés, dont tu te souviendras.
De l'une de tes poches alors tu sortiras
Un petit thermomètre et tu l'appliqueras
Sous l'une des aisselles et tu regarderas
Six minutes après, le point qu'il atteindra,
Mais ne te fie pas trop à ce qu'il marquera ;
Quelquefois cependant cela te donnera
Quelques indications, alors tu pourras
Donner un traitement que l'on acceptera,
Et qui par ce seul fait peut-être guérira.
Tout ceci terminé, causer il te faudra,
De la pluie, du beau temps, de ce que tu voudras ;
Pour tout ton entourage un bon mot tu auras,
Puis au bout d'un quart d'heure tu te lèveras.
Gentiment au malade en parlant tu diras
Qu'avec de la patience il se rétablira.
Surtout adroitement, en sorte tu feras
Qu'on te paie sur-le-champ, ou tu t'exposeras
A poser longuement, alors tu ne pourras
Réclamer ton argent, où l'on te lâchera.
Du coup de ton métier tu te dégoûteras,
En revenant chez toi ton frein tu rongeras
Jurant que jamais plus on ne te pincera.



VAUT \$50 LA BOUTEILLE
Pour cet homme.

Cela peut vous valoir ce montant
ou même davantage...

Fingal, Co. de Barnes, N.-D., 10 mars 1898.

Chers messieurs.—J'ai employé votre Remède de Kendall pour les éparvins et le considère un excellent liniment. J'en ai guéri ma meilleure jument que je ne vendrais pas pour \$125 et que j'ai autrefois offerte pour \$75. Je serai heureux de recevoir pour ce timbre votre livre et vos recettes, ainsi que l'explique le carton. Bien à vous. FRANK SMITH.

Hartington, P. O., Ontario, 6 mars 1898.

Dr B. J. Kendall Co.

Chers messieurs.—Vous trouverez sous pli un timbre de deux centins pour votre précieux livre sur les chevaux. J'en avais un mais je l'ai perdu. Depuis des années j'emploie votre Remède de Kendall contre les éparvins avec un constant succès et le considère comme le meilleur liniment sur le marché pour hommes ou bêtes. Veuillez m'envoyer le livre pour chevaux que vous annoncez sur la bouteille. GEORGE BROWN.

C'est un remède absolument sûr pour les Eparvins, les Surois, les Courbes, les Jardons, etc. Il détruit l'excroissance et ne laisse aucune cicatrice. Prix. \$1; six pour \$5. Comme liniment il n'a pas son égal pour les familles. Demandez à votre pharmacien le Remède de Kendall pour les Eparvins ainsi que le "Traité sur les chevaux," le livre donné gratuitement ou adressez-vous à

Dr B. J. KENDALL Co., Enosburg Falls, Vt.

LE PATINEUR

Le patineur est un individu qui se termine d'un côté par une tête et de l'autre par une paire de patins.

La carrière qu'il a embrassée est honorable, quoique peu rétribuée. Il ne trouve guère l'occasion de l'exercer que pendant l'hiver, et encore il faut qu'il fasse froid. Tout le reste du temps, il y a bien de la morte-saison.

Le patineur peut être manchot, mais il est indispensable qu'il jouisse de ses deux jambes.

Parmi les patineurs célèbres on cite fort peu de culs-de-jatte.

Quand le patineur ne patine pas, il est assez difficile de le distinguer des autres individus.

On peut avoir des patins et ne pas patiner, mais il est impossible de patiner sans avoir des patins.

Le patineur patine de préférence sur la glace. Il doit éviter d'y inscrire son nom, ce qui le ferait reconnaître pour un

habitué des restaurants de nuit et pourrait lui faire manquer quelque riche mariage.

Il y a deux sortes de patineurs :

Le patineur qui sait patiner ;

Le patineur qui ne sait pas patiner.

Le patineur qui sait patiner éblouit la galerie par l'ingéniosité de son lancer, l'imprévu de ses retours et la hardiesse de ses courbes.

Le patineur qui ne sait pas patiner est chargé de la partie comique. Sa fonction consiste à tomber dans n'importe quel sens. Les gens qui aiment à parier l'utilisent volontiers pour jouer à pile ou face.

Le patineur tombé n'a qu'un moyen de se relever : c'est d'ôter ses patins. S'il désire tomber à nouveau, il s'empresse de les remettre, et ainsi de suite.

La patineuse ressemble beaucoup au patineur, à cela près qu'elle est d'un autre sexe.

Les vrais patineurs patinent le plus longtemps possible.

Les patineurs ont fondé un club. Le baccarat y est remplacé par des séances de patinage et le trou de la cagnotte par des trous dans la glace.

Quand un patineur tombe dans un de ces trous, on dit volontiers qu'il est décafé.

De temps en temps, le club annonce des fêtes. Aussitôt le dégel arrive et la fête ne peut avoir lieu.

RAOUL TOCHIÉ.

LA CONVERSATION

Le mot *Conversation* signifie communion par la parole ; c'est un libre échange de faits, d'idées, d'observations, de pensées, d'impressions et de sentiments, un marché où tout passe, l'or, l'argent, le cuivre, et même la fausse monnaie.

Le commerce des hommes supérieurs est une source plus vive et plus abondante que la lecture. Les savants sont des êtres singuliers, qui se donnent beaucoup de mal pour le plaisir des autres, et on se plaît à causer avec eux ; pourtant, ne semble-t-il pas qu'on les vole un peu ? Dépouiller un homme en quelques heures du fruit de plusieurs années d'étude et de travail, c'est peut-être une bonne spéculation ; mais la science, bien ou mal acquise, profite toujours à quelqu'un.

C'est en voyage que la conversation est le plus agréable, parce qu'on redevient soi.

La nature nous a donné une bouche et deux oreilles.

Qui parle sème, qui écoute récolte.

L'art d'écouter est peut-être plus rare que l'art de parler.

L'attention est une tacite louange.

La conversation est l'art de parler sans discourir et d'écouter sans interrompre.

D'ARGENTAL.

Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations. On se gâte l'esprit et le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout de bien savoir choisir pour se le former et ne point le gâter, et on ne peut faire ce choix si on ne l'a déjà formé et point gâté. Ainsi cela fait un cercle d'où sont bienheureux ceux qui sortent.

PASOAL.

La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que le meilleur de leurs pensées.

DESCARTES.

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler.

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses ; les petits esprits au contraire ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

LA ROCHEFOUCAULD.

Paris est le Salon de l'Europe : Dans les autres pays, on parle, à Paris, on cause.

La parole est, chez les Français, un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits comme la musique chez certains peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

MME DE STAEL.

RECETTES

Nettoyage des glaces et verres de vitres.—Voici deux recettes, bonnes l'une et l'autre, paraît-il, et dont l'emploi et l'essai permettront à nos lectrices de faire un choix en connaissance de cause :

1. Ordinairement on se sert, pour cet usage, d'un linge imbibé d'eau pure et on essuie avec une peau de chamois. Mais souvent certaines macules résistent aux plus vigoureux lavages.

Si l'on veut charger un chiffon de blanc d'Espagne délayé dans du vinaigre, si adhérentes que soient les taches, elles disparaissent rapidement et l'on obtient une netteté absolue :

2. Faire une dissolution légère de cristaux de soude, en laver à froid les vitres et essuyer immédiatement.

Veau à la broche aux fines herbes.—Prenez un morceau de veau que vous lardez de gros lardons assaisonnés de sel, poivre et fines herbes : mettez dans une terrine avec persil, ciboules, champignons, une feuille de laurier, thym, deux échalotes, le tout haché très fin et laissez mariner pendant trois heures ; embrochez-le et mettez par-dessus tout son assaisonnement, deux feuilles de papier blanc bien beurrées, faites cuire à petit feu. Lorsque le veau est cuit, ôtez le papier et à la viande et mettez-les dans une casserole avec un peu de jus, un filet de vinaigre, un petit morceau de beurre manié avec une pincée de farine, sel et poivre ; faites lier sur le feu et servez sous votre rôti.

Gateau au chocolat.—Cassez en morceaux menus 125 grammes de bon chocolat et mettez les ramolir près du feu ; une fois ramoli, mêlez avec 60 grammes de bon beurre liquifié. Mettez ensuite trois jaunes d'œufs, deux cuillerées de farine et 120 grammes de sucre en poudre. Le tout bien mêlé, ajoutez-y un tasse à café d'amandes pilées, puis trois blancs d'œufs battus en neige ; parfumez à votre goût. Faites cuire au four dans une tourtière beurrée et servez froid.

Cors-Verrues—Employez l'onguent de McGale, 15c par boîte franc de port.—B. E. MCGALE, Chimiste, 2123 Rue Notre-Dame, Montréal.

OXOL LE THE DE BŒUF

est un aliment parfait contenant toutes les matières nutritives du bœuf frais.

C'EST UN BREUVAGE

qui renforce, rafraîchit et stimule, et il est propre à l'athlète aussi bien qu'au vieillard.

POUR LES INVALIDES,

c'est un grand bienfait. Il peut être facilement digéré par le plus faible estomac, et il remonte l'organisme plus rapidement que tout autre aliment.—Préparé par la

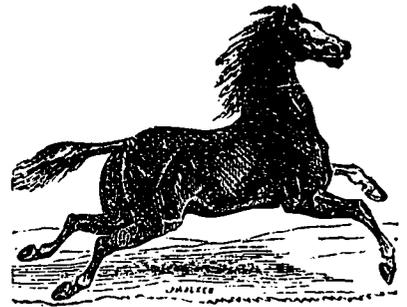
Oxol Fluid Beef Co.,

MONTREAL.

Vendu en gros et en détail par

B. E. MCGALE, pharmacien,

2123 rue Notre-Dame, Montreal.



Livre de Grande Valeur

A tous les amateurs de chevaux qui feront parvenir 10 cents en timbre ou en argent nous enverrons une brochure, valant cinq fois ce montant et contenant des centaines de recettes utiles pour traiter les chevaux, les chevaux malades, ce qui vous épargnera la dépense de vétérinaire et sauvera la vie d'animaux précieux.

A part ces recettes importantes, ce livre vous enseigne comment dresser chevaux et chiens pour accomplir toutes sortes de jeux amusants.

Demandez-nous le de suite et vous ne le regretterez jamais. A ceux qui nous enverront deux nouveaux abonnés à l' "AMI DU LECTEUR", pour un an, nous enverrons par la malle une copie franc de port.

Ecrivez immédiatement "L'Ami du Lecteur" Montréal.

AVIS AU PUBLIC LECTEUR

Si vous vous abonnez maintenant, vous aurez droit au premier numéro de l'Ami du Lecteur. Hâtez-vous, car il disparaît rapidement.

JUGÉ ET JURY

L'Homme qui se sert de Cirage à Chaussures

est son propre juge et le jury ne peut pas être en désaccord.

Mettez

Les Cirages Speciaux a Chaussures de



**A L'ESSAI
PUIS ATTENDEZ
LE VERDICT.**

**L. H. PACKARD & Co,
MONTREAL,**

... AVERTISSEMENT ...

CECI EST LA BOITE QUE L'ON IMITE



C'est sa merveilleuse popularité qui est la cause de cette imitation.
Soyez sur vos gardes.

Procurez-vous le véritable Café "SEAL BRAND"

Chez tous les bons épiciers.

CHASE & SANBORN, Montréal et Boston.

Notre prochain numero

Le prochain numéro de l'AMI DU LECTEUR contiendra comme feuilleton complet un émouvant récit intitulé

La Vipère Cornue

qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur les sujets les plus attrayants. N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.



Le Chemin de Fer Populaire ET Favori chez les Touristes

Il vous porte à tous les points où la pêche, la chasse, les beautés de paysages vous attirent. Ses voies couvrent une longueur de 4180 milles, ce qui en fait, en réalité, un chemin de fer national.

C'EST REELLEMENT

La Grande Voie Ferrée entre l'Est et l'Ouest.

Trois Trains Rapides chaque jour, excepté le dimanche, entre

MONTREAL, TORONTO, DETROIT NIAGARA, CHICAGO
et toutes autres places dans l'Ouest.

(Pour les trains du dimanche, lisez les tableaux horaires.)

Des Montagnes d'Ontario où se trouvent les beaux

LACS MUSKOKA SONT ATTEINTES PAR LE GRAND TRONC,

lequel est, en plus, une route directe aux Chûtes de Niagara là où le même chemin de fer a, au-dessus du "Niagara Gorge" un pont à double arche et en acier : une vraie merveille.

Des Trains directs aux Montagnes Blanches, aux Sources Poland, à Portland et à toutes les stations balnéaires du littoral de l'Atlantique. Aussi pour les villes d'eau du bas du St-Laurent : Cacouna, Dalhousie, etc.

C'est encore ce chemin de fer qui est le plus direct pour Québec ; il offre aux voyageurs une vue complète de ce panorama renommé : Québec, sa citadelle, ses remparts, les Plaines d'Abraham, l'île d'Orléans et la chute Montmorency.

Demandez à tous nos agents les renseignements nécessaires. Des brochures, des cartes, etc., sont à la disposition du public.

CHAS. M. HAYS,
Gérant général,
Montréal.

GEO. B. REEVE,
Agent général du trafic,
Montréal.

W. E. DAVIS,
Agent général de passagers et de
billets, Montréal.

GEO. T. BELL,
Premier Assistant-gérant
général et agent des passagers
à Chicago.

GEO. W. VAUX,
Asst. Gen. Pass. Agt.,
Montréal.

D. O. PEASE,
Agent du district pour les
passagers,
Montréal.

Voulez-vous un verre de **BON BRANDY ?**



Demandez le

. BRANDY PH. RICHARD .

V. S. O. P.

Dont le GOUT, l'AROME sont des plus exquis.

ESSAYEZ-LE

LA BANQUEROUTE DES CERVEAUX

Les maladies du cerveau sont devenues très communes à notre époque, attribuables, sans doute, en partie au surmenage, au difficultés de la vie et plus encore à l'anémie qui ronge les générations actuelles.

Les troubles mentaux sont le principal symptôme des lésions du cerveau. Il semble que l'âme avertisse le corps du danger inconnu ; ces troubles sont caractéristiques parce qu'ils frappent dans l'être intime. La mémoire s'affaiblit, certains sens deviennent plus faibles, comme la vue et l'ouïe, la puissance d'attention diminue, la netteté de la pensée est moins grande, on est plus irritable, plus inquiet et plus craintif.

Lorsque ces symptômes sont soignés dès le début, ils disparaissent avec une rapidité qui étonne et qui est cependant très compréhensible : le tissu nerveux est un tissu de construction simple, aisément réparable, dont les lésions primitives sont toujours des troubles de circulation. Voilà pourquoi le Vin St Michel est si précieux contre les maladies du cerveau à leur début. En effet, le Vin Saint-Michel règle la circulation cardiaque et musculaire ; le sang pénètre tous les tissus, et la masse nerveuse, grâce à cette circulation activée, et réglée, reprend sa composition et ses fonctions. Le Vin Saint-Michel répare les brèches faites aux tissus nerveux par l'usure, la fatigue, la maladie et le surmenage. Le Vin Saint-Michel est donc à conseiller à tous ceux qui, soit accidentellement, soit par hérédité, soit par vieillesse, soit par surmenage, peuvent craindre une maladie du cerveau.

BIJOUX POUR TOUS

Chaque jour, la foule envahit notre magasin depuis qu'il est connu que nous surpassons tous les autres, cette saison-ci, sous le rapport des articles les plus nouveaux en fait de Bijouterie, Montres, Diamants et Argenteries, et qu'au point de vue des prix nous sommes au-dessus du meilleur record.

Les personnes du dehors qui viennent en ville sont cordialement invitées de venir visiter notre magnifique établissement afin de se rendre bien compte personnellement de nos dernières importations pour la saison. Nous serons heureux de vous montrer notre stock et de vous édifier sur nos prix.

COCHENTHALER,
BIJOUTIER-LAPIDAIRE,

149 rue St-Jacques, Montréal.

{ Attention spéciale donnée aux }
commandes par la maille. }

Cela paie d'avoir soin de votre Cheval UNE OFFRE MAGNIFIQUE



LE REMEDE NATIONAL
pour les vésicules guérit positivement :

Les Vésicules, les Plaies, les Crevasses, la Picote et les Blessures aux Epaules.

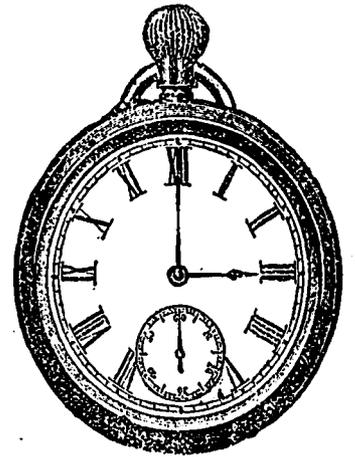
Dans le cas de maladie du trayon de vaches il assure une guérison immédiate et certaine.

Le Remède national pour les Vésicules agit pendant que le cheval travaille. Il est en grosses bouteilles de deux onces et envoyé sur réception de 25 cts franc de port.

THE ENGLISH EMBROCATION Co., 337e rue St-Paul, Montreal.

Envoyez 3 cts pour échantillon gratis.

Montreal.



Pour un club de quatre, nous vous enverrons l' "Ami du Lecteur" pendant un an.

Pour un club de dix nous donnerons un joli set de boutons en or—un plaqué substantiel pour chemises—garantis devoir durer cinq ans :

A tous ceux qui nous enverront VINGT SOUSCRIPTEURS, nous expédierons, tous frais payés, une jolie montre—gun metal—un régulateur parfait dont vous n'aurez jamais à vous plaindre.

Vu que ces dons si généreux nous font encourir une forte dépense, nous ne pouvons les offrir que pendant 30 jours. De plus, sachant qu'une grande demande va être faite, permettez-nous de vous prier de commencer de suite votre propagande pour notre Journal.

Quelques heures de travail vous procureront un cadeau précieux.

Adressez : Département des Primes, L' "Ami du Lecteur," Montréal.

L'ami de tout le Monde



STANTON'S PAIN RELIEF

INTERNE ET EXTERNE

Ce remède arrête et dissipe plus d'indispositions et de douleurs, et établit un plus parfait équilibre de tous les fluides qui circulent dans le système humain, que ne saurait le faire dans le même espace de temps aucun médicament en usage.

Ce Remède Populaire devient rapidement d'un usage universel, par le fait que nous guérissons, sans charge, chaque fois que l'occasion s'en présente, aucune des maladies énumérées ci-dessous. Aussitôt que le Stanton's Pain Relief est appliqué, il tue la douleur avec une rapidité qui tient du prodige. Pour indisposition ou douleur nous garantissons qu'il opérera l'effet que réclame l'étiquette : dans le cas contraire, votre argent vous sera remboursé. Ne l'achetez pas avant d'en connaître l'efficacité.

Nous n'avons pas la prétention de guérir toutes les maladies—mais seulement celles mentionnées dans la direction.

Ce liniment repose sur des propriétés chimiques et électriques et peut, par conséquent, s'appliquer dans les cas de dérangement dans la circulation des fluides nerveux et vitaux.

Le Soulage-Douleur agit directement sur les absorbants, et réduit les enflures glandulaires et autres dans un temps incroyablement court et sans aucun danger provenant de son usage dans aucune circonstance.

C'est un remède interne, composé de racines, d'herbes et d'écorces dont nos ancêtres faisaient usage, et que la Providence a répandues en grande quantité sur la terre pour guérir toutes les maladies, si nous savons en reconnaître les merveilleux effets. Il a fallu plusieurs années d'expérience et d'étude à la Faculté de Médecine pour trouver les remèdes les mieux adaptés aux maladies suivantes, savoir :—

Choléra, Choléra Morbus.
La Diarrhée et la Dyssenterie en 1 jour.
Le Mal de Tête et le Mal d'Oreille, en trois minutes.
Le Mal de Dents en une minute.
La Névralgie en cinq minutes.
Les Entorses en vingt minutes.
Le Mal de Gorge en dix minutes.
La Colique et les Crampes, en cinq minutes.
Le Rhumatisme dans un intervalle de 1 à 30 jours.

La Fièvre Intermittente et autres en une journée.
Les Douleurs dans le Dos et les Côtes en dix minutes.
La Toux et le Rhume en un jour.
La Pleurésie, en un jour.
Guérit de plus la Surdité, l'Asthme, les Maladies des Bronches, l'Inflammation des Intestins, la Dyspepsie, les Maladies du Foie, l'Er sip le, le Battement de Cœur, les Brûlures, les Engelures, les Cors, etc., etc.

Gardez-le dans votre famille. La maladie arrive lorsqu'on s'y attend le moins.

Prix 25 cts vendues partout.

Vendues en gros par "THE WINGATE CHEMICAL COMPANY Limited Montreal, Canada."



Ne soyez pas trompés



Les Véritables Préparations du Dr. Coderre

portent sa Signature et sa Photographie.

LES PREPARATIONS

DU

DR. CODERRE

sont approuvées par les Professeurs de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, de la Faculté de Médecine de l'Université du Collège Victoria.



LES PREPARATIONS

DU

DR. CODERRE

prescrites et employées dans sa pratique depuis 50 ans, avec le plus grand succès, sont aujourd'hui les Remèdes de Famille les plus en vogue.

Professeur de matières médicales, etc., etc.

LISTE DES PREPARATIONS ORIGINALES ET VERITABLES DU DR CODERRE

Sirop des Enfants du Dr Coderre

Sirop Expectorant du Dr Coderre

Elixir Tonique du Dr Coderre

Pilules Toniques du Dr Coderre

Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre

Pastilles pour les Vers du Dr Coderre

Emplâtre Curatif du Dr Coderre

Remède contre le Ver Solitaire du Dr Coderre

Vin Tonique du Dr Coderre



Adressez toutes communications à

B. E. McGALE,

Chimiste, Montreal.